

A coastal landscape with a rocky foreground, a blue sea, and a cloudy sky. The text is overlaid on the upper portion of the image.

À l'ancienne

Sophie Despreville

À l'ancienne

Sophie Despreville

© Sophie Despreville, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-8578-7

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Dans la solitude,
on n'entend plus que l'essentiel.

Le Clair et l'Obscur
Jean Guilton

Au miracle de la vie.

Le duel a commencé, entre chien et loup, lequel aura gain de cause, inutile de réfléchir, c'est toujours la même chose, le même recommencement, chaque soir et chaque matin, le museau de l'un dans la gueule de l'autre.

Un attroupement, une personne, une autre, inutile de réfléchir, c'est toujours la même chose, un concerné, un curieux, un intéressé, un engagé, un informé, Mademoiselle, Mademoiselle, vous m'entendez, dégagez, dégagez, appelez les pompiers, ne la touchez pas, ne la bougez pas, non, appelez les pompiers, il y a une cabine plus loin, prenez le chemin, vous irez plus vite, tournez tout de suite à droite, oui, courez, vous avez de la monnaie, tenez, non, il faut une carte, moi, j'en ai une, je reste là, je surveille, laissez la place, dégagez, mais dégagez bon sang, laissez-la respirer, merci, Mademoiselle, serrez-moi la main, Mademoiselle vous m'entendez, on sait qui sait, elle est seule, comment s'appelle-t-elle, laissez-moi faire, quelqu'un la connaît ?

*

Le jour est refermé, la nuit est installée, le combat est gagné, pas de quoi pavoiser, je vous l'avais bien dit, c'est toujours la même chose, l'éternel recommencement.

Je ne comprends pas, je n'ai rien vu, je n'ai pas eu le temps, mais non, je passe par là tous les jours, non, je n'ai jamais eu de problème, mais pas du tout, pour qui me prenez-vous, puisque je vous dis que je connais la route comme ma poche, comment va-t-elle, comment voulez-vous qu'elle aille, ah le voilà, il a fait vite, il a dû courir, vous les avez joints, oui, c'est une chance, les cabines tombent régulièrement en panne, Mademoiselle, vous m'entendez.

*

Les gyrophares puissants crèvent l'obscurité, le projecteur est allumé, les sirènes se taisent à peine arrivées, inutile d'alarmer tout le quartier, enfin, plutôt les champs de pommiers. Il n'y a pas beaucoup d'âmes ici, ils sont allés aussi vite que prévenus.

Oui, c'est moi, je n'ai pas eu le temps, non, mon Dieu, c'est moi, je n'aurais jamais cru que ça m'arriverait, à moi, pas aux autres, à moi, je n'ai rien vu, je l'ai déjà dit à vos collègues, on le savait, depuis le temps, on les avait mis en garde au village, si c'est pas malheureux, vous la connaissez ?

J'ai froid.

Des gens. Des mains. Des voix. Des lumières. Oui, je vous entends, oui, je suis une jeune fille, oui, je peux vous serrer la main. Oui, je veux bien rester avec vous.

Oui, je vous dis que c'est bien moi, la demoiselle qui vous entend, ce n'est pas la peine de me le demander encore une fois. Combien de fois ? Oui, je m'appelle.

J'ai froid. Éteignez la lumière.

Encore ?! Oui, je peux vous serrer la main, ne sentez-vous pas mes doigts agripper les vôtres ? Je serre, je serre, je m'accroche, je ne fais que cela... Je m'appelle, je m'appelle... Oui, je suis avec vous. C'est bien moi.

J'ai mal.

J'ai froid.

On le savait que ça arriverait un jour, sauvez-la, s'il vous plaît, je ne m'en remettrai pas, il faut que je téléphone à ma femme, vous étiez là, non, je viens d'arriver, vous n'avez rien vu alors, ça fait combien de temps, quelques minutes, c'est déjà bien suffisant, c'est déjà trop, regardez, ils sortent tout le matériel, ce n'est pas le SAMU là, je me sens mal, moi, j'ai tout vu, j'étais juste derrière, asseyez-vous, allez, respirez, si, c'est le SAMU, ça doit être grave, où ça, où ça, je ne vois rien, il y a trop de monde, vous croyez qu'elle est morte, je ne sais pas, un truc comme ça, c'est sûr qu'on ne s'en remet pas.

Si c'est pas malheureux, on le savait que ça arriverait.

Plus de voix, plus de mains, je n'entends plus rien, enfin, vous me laissez en paix, non, ne partez pas, j'ai froid, où suis-je, appelez-moi.

Vous revoilà. Couvrez-moi, ne vous attardez pas, profitez, les pommiers sont en fleurs, le soleil est là, je vais rentrer, on doit m'attendre, vous pouvez me laisser, oh non, il y a quelqu'un qui pleure, il faut le consoler, ne vous inquiétez pas pour moi, j'y vais, c'est tout droit, je me guide aux embruns, à leur parfum, il est là, tout près, laissez, laissez-moi, je vous dis, je vais bien, j'y vais tout droit, l'océan vient à moi, je peux partir tranquille là où je dois.

Il veille sur moi comme ça, non, il a changé cette fois, c'est la grande mer d'hiver et sa couleur verre, son ciel drapé, immaculé, sans faux pli, ni sur elle, ni sur lui, mais je n'ai plus mon soleil, plus rien pour me chauffer, plus rien pour me guider. Les horizons s'entremêlent, qui reflète qui, qui enveloppe qui, personne ne revendique, je dois choisir, déchirer la ligne de fond, revenir, repartir dans sa direction.

Ah non, ne recommencez pas ou je repars, j'aurai le fin mot, là-bas, patience, je vogue, je nage, je plonge. Attendez votre tour.

Ou suivez-moi, faites-moi confiance. Il faut que je vous dise : moi, je m'y sens toujours bien. L'océan est mon refuge, quand tout me va bien, quand tout me va mal, quand je dois me recentrer, quand je ne désire plus rien d'autre que sa présence inégalée. J'aime m'y promener, progresser sur le sable, frôler son humeur, sentir ses parfums, attraper ses odeurs, avancer au gré du vent pris dans ses filets, laisser mes yeux se fondre dans ses reflets, autoriser la caresse de son grondement à mon oreille, accepter de me plonger dans les appels de son ressac.

Voilà, vous avez compris, c'est bien, suivez-moi, j'y suis.

Je vous montre, prenez exemple.

Je danse dans sa houle, ma chorégraphie est parfaite, je m'abandonne à mon plaisir, je rentre dans sa chair, j'avance délestée de toute gravité, je sens mes jambes happées par son courant mouvant, je ne suis plus qu'un corps léger, souple, nu, ballotté, ondulé, caressé au gré de ses vagues sous-marines, sans résistance, pleine compliance, mes longs cheveux s'emmêlent à ses extrémités arachnéennes, ils sont les seuls à flotter quand je m'enfonce encore vers ses profondeurs.

À vous. Non ? Alors, partez, nous nous reverrons plus tard, un jour, je vous raconterai.

Je vous comprends, quoique... C'est votre faute tout de même, vous ne vous êtes pas donnés entiers à la grande mer. Pour bien l'absorber, il ne faut plus respirer. Regardez-moi : je n'en souffre pas, peu importe, là où je suis, là où je vais, il n'est nul besoin d'inspirer.

Las, je suis fatiguée par ma danse, l'océan me dépose sur le sable, il a compris, sûrement. Ma tête repose, un peu lourde. Je ne sais plus quoi faire de mes bras, de mes jambes, trop d'entrechats, trop d'arrondis, sûrement.

J'ai froid, j'ai mal de nouveau, tout cela, c'est votre faute.

Je veux repartir, je veux reprendre mon ballet, je l'appelle, je l'entends, l'océan déverse de concert ses milliers de seaux d'eau, j'entends sa musique, lâchez-moi, ça y est, la vague parvient à ma hauteur, elle me récupère, enfin...

Non.

Je vous avais dit de me lâcher, vous l'avez apeurée. La prochaine, alors ? Non, elle s'éteint dans le ronronnement de la suivante.

Malheur à vous, je vous tourne le dos, je vous méprise, laissez-moi partir.

Le clapotement accélère, arrête, arrête, je ne peux pas suivre, tu t'emballes, reprends-moi ma mer, j'étais si bien au fond de toi, j'avais si chaud, je n'avais pas terminé de profiter, je veux revenir, tu vas trop vite, je ne peux pas suivre ta cavalcade.

Je dois me ranimer, je dois me réchauffer, je dois respirer. Comment voulez-vous que j'y parvienne ? J'ai déjà bien assez à faire, il me faut du temps pour patienter.

Mes mains raclent du sable. Dieu qu'il est frais, Dieu qu'il fait froid. En t'attendant, pourquoi ne pas s'y creuser ?

Quel bonheur, quel soulagement, enfin, je m'enfonce dans ta fugue musicale.